

Compte rendu

« Le Quotidien ironisé : les *Contes* de Jean-Aubert Loranger »

Jean Fisette

Voix et Images, vol. 4, n° 3, 1979, p. 550-551.

Pour citer la version numérique de ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/200182ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Le Quotidien ironisé : les *Contes* de Jean-Aubert Loranger

Voilà un travail de recherches et de compilations bibliographiques fait avec soin. L'entreprise, jamais terminée, de faire revivre notre patrimoine gagne encore un point.

Mais qu'est-ce que ces contes ? Celui qui, comme moi, aura attendu patiemment une suite aux découvertes que nous communiquait G. Marcotte, il y a près de dix ans, avec *les Atmosphères* (H.M.H., 1970) sera, pour le moins, surpris, sinon quelque peu déçu.

C'est qu'entre l'écriture poétique étonnamment moderne des *Atmosphères* et la narration de ces contes, il y a une forte rupture, tant dans l'orientation de la faculté imaginatrice que dans l'exigence de l'écriture. Alors que les poèmes — et les premiers contes, tel « le Passeur » — manifestaient une retenue, un jeu constant de l'allusion, les contes — qui constituent l'ensemble de la présente édition — appartiennent à une tout autre fabrication. Ils répondent à un schéma tellement constant, voire coercitif, qu'on pourrait en dessiner le plan d'avance : des réflexions à bâtons rompus sur un objet quotidien, familier ou un sujet de l'heure ; la présentation d'un personnage, âgé de préférence, qui, à force d'avoir utilisé cet objet, n'arrive plus à l'objectiver et finit par en être dupe. Ainsi en est-il de la chaise berceuse, d'un chapeau, d'une pipe, d'un trottoir, etc. Le moule de base, c'est le mythe de l'Apprenti-sorcier.

On comprendra cette constance dans la construction de l'intrigue puisque ces contes ont été produits à la semaine, pour fins d'insertion dans divers quotidiens.

Et pourtant, les contes de Loranger ne sont pas franchement mauvais, l'écriture se révèle humoriste et, la plupart du temps, ironique ; d'ailleurs le choix des objets quotidiens et le schéma de l'inversion des rôles (l'ensorcelé ensorceleur) se prêtent particulièrement bien à ce type d'écriture. Je relève, à titre d'exemple, quelques titres : « Une punaise écrasée exhale une odeur de fraises en conserve », « les Grincements d'une chaise berceuse abusive », « Le chien d'un aveugle, jamais ne devra noyer ».

La rupture entre les poèmes et les contes est effectivement surprenante, quoique compréhensible à la lecture de l'introduction biographique de B. Guilmette. Alors qu'il était jeune homme, J.-Aubert Loranger par-

ticipa aux divers salons littéraires : Le Nigog, L'École littéraire de Montréal, La Soirée des prosateurs nommée « Monsieur Jourdain reçoit » [sic]; c'est dans cette « Belle époque » que s'inscrivent ses poèmes et ses premiers contes qui figurent bien le sentiment d'exil, le désir de participer à la vie littéraire parisienne. Au retour d'un voyage en Europe, après la séparation des amis, les chanceux restés là-bas, J.-Aubert Loranger doit affronter les nécessités pratiques de la vie quotidienne; ce sera alors le choix du régionalisme contre l'universalisme (l'exotisme) rêveur d'autrefois.

Je crois que l'on tient là un corpus particulièrement intéressant pour étudier et interpréter cette vieille querelle : et si le régionalisme avait été le produit d'un dépit, d'un sentiment d'impuissance autant que d'une volonté d'enracinement, d'un désir d'authenticité ?

J.-Aubert Loranger parle certes du vieux marchand de tabac en feuilles de Saint-Ours, de la bière, de la messe, de la recette du civet de lièvre, mais avec une distanciation, un humour qui sont tout aussi significatifs que le choix des thèmes. Bref : l'ensorceleur ensorcelé et une finesse d'écriture qui a comme fonction d'ironiser ce renversement. Tout ici est en défenses...

Jean Fiset

-
1. Jean-Aubert Loranger, *Contes*, I: *Du passeur à Joë Folcu* et II: *Le Marchand de tabac en feuilles*, édition préparée et présentée par Bernadette Guilmette, Montréal, Fides, «Nénuphar», 1978, 323 et 329 p. respectivement.
-